

Božidar NASTEV

AFFINITÉS ALBANAISES DE MÉRIMÉE

Le 18 novembre 1843, Prosper Mérimée fut élu, avec vingt-cinq voix sur trente-huit votants contre treize à Trernaux¹, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, à la place de Fortia d'Urbain, âgé de quatre-vingt-huit ans et auteur de travaux ayant plus de poids que de valeur². Il faut ajouter tout de suite que Mérimée ne prit que rarement part à la vie de l'illustre académie, chez les membres de laquelle il constatait „une singulière étroitesse”³ et dont les séances se déroulaient dans une atmosphère morne et dénuée d'intérêt⁴. Il lui arrivait, cependant, d'assister de temps à autre à une séance qui réunissait les doctes académiciens, qu'il s'évertuait à impressionner par des travaux d'érudition. C'est dans cette intention sans doute qu'il fit publier, dans la *Revue contemporaine* de décembre-janvier 1854, un article qu'il intitulait *De l'origine des Albanais*.

L'intérêt de Mérimée pour les Albanais, à notre connaissance, n'a pas fait jusqu'ici l'objet d'une étude à part. V. Yovanovitch et, après lui, M. Ibrovac mentionnaient chacun de son côté l'article de Mérimée sur les Albanais, mais ils ne le faisaient qu'en passant. Nous croyons pourtant que l'intérêt que Mérimée témoigna aux Albanais ne saurait laisser indifférents les mériméistes, d'abord parce que l'Albanie et ses habitants font partie du monde pittoresque que l'auteur de *Colomba* créa à son propre usage et, ensuite, parce que tout ce qui émane de sa plume doit être tiré de l'ombre. Aussi est-ce pour combler une lacune que nous nous sommes proposé d'étudier ces affinités de Mérimée et de présenter les lignes suivantes.

* * *

L'intérêt que Mérimée manifestait pour les Albanais n'était guère fortuit. Lui qui s'intéressait tellement aux populations demeurées encore à l'état patriarcal, dont les moeurs et coutumes étaient si différentes de celles de

¹ Lettre de Mérimée à la comtesse de Montijo du 18 novembre 1843, citée d'après Paul Léon, *Mérimée et son temps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962, p. 426.

² Paul Léon, *op. cit.*, p. 423.

³ *Loc. cit.*

⁴ *Loc. cit.*

⁵ V. M. Yovanovitch, „*La Guzla*” de Prosper Mérimée, Paris, 1911, p. 433; — M. Ibrovac, *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecque et serbe*, Paris, Didier, 1966, p. 177.

la France de son époque et de l'Occident en général, avait, pour avoir puisé dans plusieurs sources, des notions souvent assez précises sur les populations balkaniques. Cet intérêt était chez lui d'ordre esthétique et entraînait dans les cadres de ses préoccupations poétiques. En réalité, c'était chez ces populations se trouvant encore en marge de la civilisation qu'il découvrait une authentique et sincère poésie. „J'aime les chants populaires de tous les pays et de tous les temps, depuis l'Illiade jusqu'à la romance de Malbrouk. A vrai dire, je ne conçois pas, et l'est peut-être une hérésie, je ne conçois pas de poésie que dans un état de demi-civilisation, ou même de barbarie, s'il faut trancher le mot. C'est dans cet heureux état seulement que le poète peut être naïf sans niaiserie, naturel sans trivialité. . .”⁶.

Cette poésie naïve et naturelle Mérimée, comme les autres romantiques, comme Fauriel chez les Grecs et les Serbes, alla la chercher chez les „Illyriens” pour composer la fameuse *Guzla*, cette mystification qui a pu dérouter les esprits les plus éclairés de l'époque⁷. Il alla la chercher chez les Corses, dans leurs *voceri* et *balades*, dans leurs moeurs sauvages qui lui fournirent la matière de sa *Colomba*. Il alla la chercher dans la poésie populaire grecque, que lui avait révélé son ami Fauriel et dont il déplorait la prochaine disparition⁸.

Pouvait-il alors demeurer indifférent à l'égard des Albanais, qui constituaient une des populations les plus anciennes des Balkans, perdue dans les montagnes du littoral ionien et adriatique, aux moeurs encore plus „sauvages” que celles des Corses, où la vendetta faisait rage, mais aussi où les qualités qu'il admirait se trouvaient à un degré encore plus élevé. Mérimée croyait, comme hypothèse de travail, que la poésie des Albanais devait tout au moins égaler celle de leurs voisins, les Grecs et les Serbes. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir Mérimée tourner son intérêt de ce côté-là.

Mérimée pouvait se documenter au sujet de l'Albanie et des Albanais chez des auteurs tels que William Martin Leake ou Pouqueville, qui, dans leurs ouvrages, en avaient longuement parlé⁹. Cependant, l'ouvrage de Leake dut, tout au moins au début, lui être inconnu; quant à Pouqueville, l'ancien consul de France à Janina, tout porte à croire que Mérimée n'eut jamais entre les mains ses ouvrages¹⁰. Sinon, comment expliquer son ignorance du pays qu'il

⁶ Cité d'après V. Yovanovitch, *op. cit.*, p. 235 et M. Ibrovac, *op. cit.*, p. 176—177

⁷ R. Maixner, *Quelques victimes de la Guzla de Prosper Mérimée*, dans *Revue de littérature comparée*, Paris, 1956, 3. pp. 390—396.

⁸ „Bientôt il n'y aura plus de Klephtes. L'industrie et le commerce tueront la poésie déjà bien malade par le fait des journaux et de l'érudition . . .”, notait Mérimée dans l'introduction aux *Contes et poèmes de la Grèce moderne* que Marino Vreto publiait en 1855 (Cité d'après M. Ibrovac, *op. cit.*, p. 176).

⁹ W. M. Leake, *Researche in Greece*, London, 1814; F.—C.—Hungues-Laurent Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire Othoman pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1803*, 3 vol., Paris, Bossange et Masson, 1805, et *Voyage dans la Grèce*, Paris, F. Didot, 1820—22, qui comprenait 5 volumes et où Pouqueville présentait une grammaire de l'albanais ou, comme il disait, de la langue schype.

¹⁰ En effet, Mérimée ne fit jamais allusion aux ouvrages de Pouqueville, ce qui est bien étonnant. car il y eût pu trouver une quantité de renseignements qui l'intéressaient.

avouait à son ami Grasset¹¹, nommé consul à Janina: „Je ne me figure pas trop quel pays vous embellissez de votre présence. On me dit que c'est en Turquie et qu'il y a un lac et des Albanais dans le voisinage"¹².

Toujours est-il que lorsque son ami Grasset fut nommé, en septembre 1839, consul de France à Janina, il y vit une aubaine pour sa curiosité éveillée à l'égard des Albanais, qu'il ne manqua pas d'exploiter.

* * *

Plusieurs lettres furent échangées entre Mérimée et son ami Grasset, datant de l'époque où celui-ci exerçait sa fonction de consul à Janina, soit de 1839 à 1845. Malheureusement, de cette correspondance ne furent conservées que les lettres de Mérimée, insérées dans sa *Correspondance générale*, publiée par Maurice Parturier, celle de Grasset n'ayant jamais vu le jour.

Comme on pouvait s'y attendre, l'intérêt que Mérimée manifestait dans les lettres qu'il adressait à son ami à Janina portait sur la langue et les traditions populaires des Albanais. La première des choses qu'il demandait à Grasset était de se mettre à l'étude de l'albanais et de collecter des chants populaires.

Vous mériteriez bien de toute l'Europe studieuse — écrivait-il à Grasset — en apprenant l'albanais, dont on ne sait rien du tout¹³. Si vous êtes trop paresseux pour cela, rien ne vous empêche de recueillir le plus de chants albanais que vous pourrez et de vous en faire donner une traduction en Grec ou en Italien, et de les envoyer original et traduction à votre serviteur qui s'en réjouira et en fera part aux doctes.

M. Tryantaphyllos¹⁴ me disait il y a bien longtemps qu'il y avait des poésies albanaises extrêmement jolies¹⁵.

¹¹ Edmond-Isaac Grasset est né en 1802 à La Rochelle. En sa qualité de secrétaire du prince Mavrocordato, il partit pour la Grèce et visita l'Acarnie et l'Épire. Il retourna en France en 1827 et repartit pour la Grèce l'année suivante comme secrétaire de l'agence commerciale et maritime française.

En 1831, Grasset fit un voyage en Pologne, puis il se lia étroitement à Mérimée jusqu'à ce qu'il ne fût nommé agent consulaire à Janina, en septembre 1839, avec le titre de consul. Le 22 septembre 1845, il passa à Salonique, où il fut nommé chargé de la gestion du consulat de France, puis, le 14 avril 1848, consul de seconde classe. Le 25 janvier 1851 il arriva à l'île Maurice comme consul à Port-Louis, pour devenir en octobre 1853 consul à Alep et en octobre 1855 consul à Ancône. Il mourut à Corfou en août 1865, où il exerçait la fonction de consul depuis 1857.

L'aventure qu'il eut avec Marie de Neuville, nièce du ministre Hyde de Neuville, fournit de nombreux traits à Stendhal pour son roman *Le Rouge et le Noir*. Grasset enleva notamment Marie de Neuville et alla avec elle à Londres, où ils ne restèrent que quinze jours environ. (Les données biographiques sur Grasset, nous les avons puisées dans la *Correspondance générale* de Mérimée, établie et annotée par Maurice Parturier).

¹² Mérimée, *Correspondance générale*, vol. 2, p. 358, lettre du 4 juillet 1840.

¹³ Mérimée semble ne pas se douter que Pouqueville avait déjà publié une grammaire sommaire de l'albanais et que, par conséquent, l'albanais n'était pas entièrement ignoré.

¹⁴ Refugié grec qui eut des relations assez étroites avec Fauriol pour qui il traduisait les chants grecs en français (Cf. la *Correspondance générale* de Mérimée, vol. 1, p. 22, note 2).

¹⁵ *Correspondance générale*, vol. 2, pp. 358—359. (Lettre du 4 juillet 1840).

Grasset suivit-il les conseils de son ami pour étudier l'albanais? On ne le sait pas. De toute façon, s'il s'y mit, il ne fit pas très probablement un grand progrès. Ce qui est sûr, c'est qu'il trouva l'albanais trop compliqué pour avoir le courage d'en poursuivre l'étude. Il en dû sans doute faire part à Mérimée, car celui-ci, dans sa lettre du 20 janvier 1841, lui demandait de recueillir au moins des chants populaires.

Donc, si vous n'avez pas le courage — lui disait Mérimée — d'apprendre vous-même l'Albanais et de publier une grammaire, un dictionnaire et une anthologie schype, vous devrez cependant vous faire donner des traductions des chants populaires de Janina et autres lieux¹⁶.

Grasset ne se sentait visiblement pas à l'aise à Janina¹⁷, mais une lettre que Mérimée lui adressait au mois de juin 1841 laisse supposer qu'il suivait les conseils de son ami, sinon relativement à l'étude de l'albanais, du moins ceux qui se rapportaient à la poésie populaire.

On ne dit que vous colligez les poésies albanaises, — écrivait Mérimée tout en insistant sur l'étude de l'albanais que Grasset n'avait aucune envie de poursuivre. — Vous devriez vous dévouer et apprendre cette diable de langue. Vous mériteriez bien de toutes les académies...¹⁸

Grasset, cependant, demeurait non seulement rébuté par les difficultés que présentait pour lui l'étude de l'albanais, mais il perdit également, et très vite, son entrain pour la collection des poésies populaires des Albanais. Mérimée, fort déçu de l'attitude de Grasset, lui rappelait les promesses que celui-ci lui avait faites auparavant: „Vous m'avez promis des τραγούδια albanais avec leur traduction en grec. J'en ai cherché vainement dans l'ouvrage du colonel Leake.”¹⁹

Ainsi nous arrivons à une des sources où Mérimée allait se documenter sur les Albanais, auxquels, on le voit, il portait un intérêt aussi intense que prolongé. A défaut des renseignements que Grasset persistait à ne pas lui envoyer, Mérimée se vit obligé de les chercher ailleurs. Or Leake, nous l'avons dit, avait publié en 1814 son ouvrage sur la Grèce²⁰, dans lequel il faisait, entre autres, une part assez large à la population albanaise à laquelle il consacrait tout un chapitre, le deuxième. Mais, contrairement à ce qu'il attendait, l'auteur anglais n'y publiait pas de poésies populaires albanaises²¹. Aussi Mérimée restait-il sur sa faim à ce sujet. Par contre, dans

¹⁶ *Ibid.* vol. 3, p. 16.

¹⁷ „Vous me paraissez ennuyé de vos Albanais, bien que vous soyez.

(Illustrissime)“ *Loc. cit.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 64, lettre du (2) juin 1841.

¹⁹ *Ibid.*, vol 4, lettre du 21 août 1844.

²⁰ W. M. Leake, *op. cit.*

²¹ Il est à noter que par contre Leake citait dans son ouvrage des poésies aroumaines,

l'ouvrage de Leake Mérimée trouvait des renseignements assez abondants sur la langue albanaise qui, selon toute apparence, étaient de nature à satisfaire sa curiosité. Dans une lettre à Grasset, datant du 20 janvier 1844, il lui faisait part de ses recherches: „J'ai trouvé là (dans l'ouvrage de Leake — B. N.) tout ce que je voulais savoir sur la langue (albanaise)”²²

Qu'il en fût ainsi, la preuve en est que désormais, dans sa correspondance avec Grasset, Mérimée ne fit plus d'allusions à l'Albanie et à ses traditions populaires.

* * *

L'intérêt que Mérimée portait à l'Albanie ne se limitait pas qu'à la langue et à la poésie populaire schypes. Il s'intéressait également à sa géographie et à son passé antique. Cet intérêt était motivé par le fait que Mérimée préparait, pour le présenter à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et se faire ouvrir les portes de l'Académie française, un ouvrage historique sur les conquêtes césariennes. Comme son ami Grasset se trouvait à Janina, il croyait pouvoir obtenir de lui des détails géographiques nécessaires à la partie de son ouvrage se rapportant aux campagnes de César en Albanie.

Je ne suis pas fort en géographie — écrivait Mérimée à Grasset le 20 janvier 1841 — et peut-être vous moquerez-vous de l'idée que j'ai que l'ancienne ville de Dyrrachium est en Albanie. Si cela était et si vous passez jamais par là, veuillez regarder curieusement autour de vous. Vous savez ou vous ne savez pas que j'écris une histoire de César. Si vous pouviez m'envoyer un plan des environs de Dyrrachium vous me rendriez un véritable service. Mais je sens que la chose doit être assez difficile. Cependant si les commentateurs de César se trouvent chez quelque maître d'école, veuillez lire le siège de Dyrrachium et regardez un peu si la configuration du terrain vous explique les opérations du siège.²³ Je n'ai pas trouvé encore une carte qui me le fait comprendre. J'ai été plus heureux pour les campagnes de César en Espagne et j'ai trouvé à Madrid des matériaux excellents. Peut-être à défaut de plans, etc., pourriez-vous m'indiquer une bonne carte. Je vous en serais obligé.²⁴

Mérimée se rendait-il compte de l'état culturel où se trouvait le pays albanais de l'époque? Savait-il que toute trace de l'antiquité y était enfoncée profondément dans le sol et que la population locale semblait dans l'ignorance la plus complète à l'égard de tout ce qui touchait à son passé antique? Le voilà qui s'étonnait lorsque Grasset lui disait qu'on n'y trouve plus d'antiquité:

²² *Correspondance*, vol. 4, p. 139, lettre du 21 août 1844.

²³ Il s'agit du siège qui eut lieu en 48 avant n. è. César avait bloqué dans l'enceinte de Dyrrachium l'armée de Pompée, inutilement d'ailleurs, car Pompée réussit à rompre le blocus. (*Dizionario enciclopedico italiano*, Roma Istituto della enciclopedia italiana, sub. vos.)

²⁴ *Correspondance*, vol. 3, pp. 16—17, lettre du 20 janvier 1841.

Vous m'étonnez beaucoup en me disant qu'il n'y a pas d'antiquité parmi vos sauvage. Que diable y a-t-il donc? Tout ce pays était couvert autrefois de colonies grecques et romaines, comment se fait-il qu'il n'en soit rien resté. Je suis sûr que si vous aviez mieux profité de mes leçons d'archéologie vous découvririez des choses merveilleuses dans ces parties de chasse dont vous me parlez et où je vous vois courant le risque d'être chassé vous-même par des voleurs.²⁵

Mérimée était à tel point intrigué par les campagne de César dans la partie sud-ouest de la Péninsule Balkanique²⁶, qu'il se proposait à visiter les lieux mêmes où elles s'étaient déroulées. Cette visite dut avoir lieu au moment où, en compagnie de son ami Lenormant et quelques autres jeunes gens intéressés à l'archéologie, il avait entrepris le voyage en Grèce. C'était en 1841 et son intention était de voir Athènes, Corinthe l'Arcadie. Il prévenait son ami Grasset qu'il serait à Athènes vers le 10 septembre et que de là il comptait visiter l'Albanie. Comme il ne connaissait pas le pays, il demandait à Grasset des renseignements pouvant faciliter son voyage:

Veillez m'écrire — lui disait-il — et me donner vos conseils pour mon voyage. J'irai d'abord en Béotie et en Phocide, puis de là en Morée. Puis-je emporter une malle, ou bien faut-il voyager en palikare? Dites-moi encore si je puis aller d'Albanie à Corfou sans subir de quarantaine...? Je serai enchanté de vous serrer la main en passant et si la chose est possible en trois mois vous me verrez certainement dans vos domaines²⁷.

Malheureusement, ce voyage en Albanie, dont il parlait à son ami Grasset, Mérimée ne le réalisa jamais. D'autres projets intervinrent qui laissèrent de côté l'Albanie et cela, au dire de Mérimée, grâce à ses compagnons de route, qui orientèrent le voyage vers la Roumélie et Smyrne dont l'architecture ionique les attirait davantage. De cette façon l'occasion qui se présentait à Mérimée de pénétrer plus profondément dans les Balkans et de voir sur place les réalités albanaises fut à jamais manquée.

²⁵ *Ibid.*, pp. 17—18. Il est à noter que Grasset se servit, semble-il, des enseignements archéologiques que Mérimée lui donnait, car la *Revue archéologique* (ceconde partie, 15 octobre 1844—15 mars 1845, p. 698) publia la note suivante: „M. Edouard Grasset, consul de France à Janina, dans une excursion qu'il vient de faire sur l'emplacement de l'antique Apollonie, vient de découvrir des statues, des inscriptions et des médailles qu'il se propose de publier dans la *Revue*. Nous nous empresserons de faire connaître ces monuments qui pourront certainement jeter quelque jour sur l'histoire si obscure de l'Empire. „(Cité d'après la note en bas de la page 18 de la *Correspondance* de Mérimée). Ajoutons que Grasset ne publia jamais ces découvertes.

²⁶ Rappelons à ce sujet l'insistance avec laquelle Mérimée demandait à Grasset des explications relativement à *chara*, une racine dont les soldats de César se seraient nourris durant leur campagne de Dyrrachium (cf. la lettre de Mérimée à Grasset du (2) juin 1841 — *Corr.*, 3, p. 64, et celle qu'il adressait à Lenormant le 18 juillet 1841 — *Corr.*, 3, p. 98),

²⁷ *Correspondance*, vol. 3, lettre à Grasset du (2) juin 1841.

* * *

A juger d'après la *Correspondance* de Mérimée, on dirait que les Albanais avaient disparu de son champ d'intérêt. En effet, après la lettre du 21 août 1844 qu'il adressait à Grasset, on n'y trouve aucune allusion à la population albanaise, à ses traditions et à sa langue. Cela, d'ailleurs, ne doit guère nous surprendre, vu que Grasset, le seul de ses correspondants avec qui il s'en fût entretenu, avait quitté en 1845 son poste à Janina et était allé s'établir à Salonique où il devint agent consulaire. Malgré cela, cependant, les Albanais n'avaient cessé de l'intriguer et il en parla aussitôt que l'occasion se fut présentée. C'est dans son article sur l'origine des Albanais qu'il publia dans la *Revue contemporaine* de décembre-janvier 1854²⁸, qu'il s'en occupa de nouveau.

Pour écrire cet article, Mérimée s'inspira du livre volumineux que venait de publier Johann Georg von Hahn sous le titre d'*Albanesische Studien*²⁹, dans lequel cet auteur allemand réalisait ce que Grasset, malgré toute l'insistance de Mérimée, n'eut jamais le courage de faire. En réalité, l'article de Mérimée se présente comme une compte rendu du livre de Hahn, dans lequel il essayait de familiariser le lecteur français avec les questions albanaises.

Il faut remarquer tout de suite que du point de vue de la forme, le livre de Hahn ne plaisait pas à Mérimée. Il lui semblait désordonné et dépourvu de toute méthode. Selon lui, le livre était „diffus, souvent obscure”. On aurait beau y chercher „cette vivacité d'impressions et de coloris qui fait le charme d'une relation, qui tran porte le lecteur en présence de scènes nouvelles, et le fait jouir sans fatigue de presque tous les plaisirs d'un voyage”³⁰. Par contre, il le trouvait, pour ce qui est du fond, plein de renseignements de nature à apaiser son besoin de connaître. „C'est un excellent dictionnaire pour tout ce qui concerne l'Albanie” — affirmait-il.³¹

Ce jugement, il faut bien le dire, n'était pas sans fondement. Dans ses *Albanesische Studien* Hahn traitait des problèmes géographiques, ethnologiques, historiques, linguistiques et littéraires relatifs à l'Albanie et à ses habitants. Il y parlait longuement de la situation du pays, de son caractère et de ses richesses naturelles; il y dissertait sur les origines des Albanais, sur leur apparition dans l'histoire et sur leur évolution ultérieure; il y insérait une grammaire de l'albanais et consacrait de nombreuses pages à son alphabet; il présentait, en outre, un choix de traditions littéraires populaires albanaises, poésies et prose. Aussi peut-on à juste titre considérer le livre

²⁸ L'article de Mérimée comprend 13 pages allant de la page 227 à la page 239 de la *Revue contemporaine*.

²⁹ *Johann Georg von Hahn* (1811—1869), diplomate et savant, a consacré une bonne partie de sa vie aux études balkaniques. Sa situation de consul d'Autriche-Hongrie, d'abord à Janina de 1847 à 1850, puis à Syra à partir de 1851, favorisait d'ailleurs ses études qu'il poursuivait avec beaucoup de sérieux. Le fruit de ses années de labeur étaient les ouvrages suivants: outre les *Albanesische Studien*, *Reise von Belgrad nach Salonik* (1861), *Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar*. 2 vol. (1867—69), *Griechische und albanesische Märchen*, 2 vol. (1864), et autres.

³⁰ *Revue contemporaine*, déc.-janv. 1854, pp. 228—229.

³¹ *Ibid.*, p. 229.

de Hahn comme un sorte de compendium pour tout ce qui touchait à l'Albanie de l'époque. Et ce n'est pas un pur hasard si les albanologues de nos jours voient en Hahn l'initiateur des études albanaises.³²

Une des questions qui intriguaient particulièrement Mérimée, et le titre de son article le prouve, était celle des origines des Albanais. La question était longuement débattue dans le livre de Hahn, qui s'appliquait à donner à son argumentation une base solide à partir des connaissances historiques et linguistiques réalisées jusqu'à lui, ou de celles qu'il avait pu recueillir lui-même sur place. En réalité, Hahn reprenait ici les opinions qu'avaient, bien avant lui, avancées un Johann Thunmann³³, un Martin Leake³⁴ ou un Xilander³⁵ qui, tous, étaient d'accord pour considérer les Albanais comme une population autochtone installée dans le pays depuis les temps immémoriaux. L'argument le plus fort sur lequel reposait cette opinion était que l'histoire ne connaissait aucune migration antérieure à celle des Slaves, qui eut lieu assez tard. On est arrivé ainsi à voir les Albanais comme descendants directs de l'ancienne population méditerranéenne — les Pélasges.

Cet argument paraissait plausible à Mérimée. Mais il avait des difficultés à souscrire à la thèse que l'albanais moderne était le pélasge ancien au même titre que le grec était l'étape moderne de la langue d'Homère. Les réserves qu'exprimait Mérimée étaient d'ordre historico-linguistiques.

Mérimée partait du fait que l'albanais était une langue isolée en Europe, comme l'était, par exemple, le basque. Mais les Basques, raisonnait Mérimée, étaient dans le pays qu'ils habitent depuis toujours, ce qui, à défaut de traditions historiques, était prouvé par la toponymie, les noms de villages, de vallées et de montagnes étant d'origine basque. En Albanie, selon Mérimée, les choses se présentaient différemment. Là, les noms de lieux étaient d'origine slave, ce qui prouverait³⁶ que les Slaves furent remplacés par la population actuelle.

Les traditions locales, provenant toutes des temps modernes, plaidraient également, selon Mérimée, en faveur d'une immigration albanaise postérieure à l'occupation slave du pays. Ainsi, les Mirdites se disent descendus d'un Bulgare établi entre le Drin et la Mattia, tandis que les habitants des montagnes de l'Albanie centrale prétendent être venus, à une époque indéfinie, d'on ne sait où, et s'être mêlés aux familles serbes.

Mérimée n'a pas hâte de porter un jugement définitif sur les origines des Albanais. Il demeure bien prudent et les deux solutions proposées, celle du caractère autochtone des Albanais et celle de leurs origines allogènes, lui paraissent également admissibles. Son incertitude, il l'exprime dans les termes suivants :

³² Eqrem Çabej, *Le problème du territoire de la formation de la langue albanaise*, dans *Studia albanica*, 2, Tirana, 1972, p. 132.

³³ Johann Thunmann, *Unversuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker*, 1774.

³⁴ W. M. Leake, *op. cit.*

³⁵ *Die Sprache der Albanesen oder Schkipetaren*, 1835.

³⁶ Par analogie à la situation en France et en Espagne où les noms de lieu d'origine basque prouvaient que les régions habitées actuellement par des Français et des Espagnols étaient antérieurement habitées par des Basques.

Reste toujours à deviner s'ils (les Slaves — B. N.) ont été chassés par l'invasion d'une horde étrangère ou bien par les premiers habitants du pays, qui subjugués un moment comme les Grecs, seraient parvenus à se débarrasser de leurs envahisseurs.³⁷

Il faut rendre justice à Mérimée. Son incertitude est due à l'état où se trouvaient à l'époque les études albanaises. Plus tard, la linguistique a bien démontré que la toponymie albanaise était loin d'avoir des origines slaves uniquement et que nombre de villes, de villages, de montagnes et de vallées portaient des noms que l'albanais a tout naturellement hérités d'une époque lointaine, antérieure à celle de l'arrivée des Slaves dans les Balkans.³⁸ On peut donc dire que les réserves de Mérimée étaient bien justifiées et que sa méthode était la bonne, qui voulait qu'un fait ne soit admis comme vrai que si toutes les données, ou à défaut, leur plus grande partie concordent entre elles et donnent d'une réalité historique une image convaincante.

Sans rejeter la thèse du caractère autochtone des Albanais, Mérimée ne pouvait pas non plus faire sienne l'idée avancée par Hahn que l'albanais était le pélasge moderne. La structure de l'albanais, croit Mérimée, ne plaidait pas en faveur de cette affirmation. Pour la réfuter, Mérimée empruntait au philologue français Eugène Bournouff le principe linguistique d'après lequel les langues isolées et synthétiques étaient anciennes, et les langues analytiques et mêlées le produit des temps nouveaux. Or l'albanais, avec sa structure analytique, présentait pour Mérimée une réalité semblable à celle des langues occidentales, qui sont toutes des langues modernes. Mérimée ne va pas jusqu'à nier l'existence dans l'albanais d'un fonds très ancien, mais il estime que ce fonds, ne présentant pas d'analogies avec les langues connues, augmentait davantage les difficultés à retrouver son origine. On peut dire que là encore Mérimée faisait preuve d'une prudence bien légitime, la science de son temps n'ayant pas encore été parvenue à des connaissances linguistiques plus solides.

Il y a encore un point sur lequel Mérimée discutait dans son article avec Hahn. C'était au sujet des traditions albanaises. Hahn affirmait, pour démontrer sa thèse de l'ancienneté des Albanais, que les moeurs de ceux-ci avaient une grande affinité avec celles des Grecs et des Romains et que cette affinité était due aux rapports, antérieurs à l'invasion des Barbares en Occident, avec la civilisation hellénique. Cet argument que Hahn faisait valoir en faveur de sa thèse, ne paraissait nullement probable à Mérimée. Pour lui, la conformité des moeurs de diverses nations pouvait être constatée non seulement dans le cas de contacts mutuels entre elles, mais aussi dans celui où de tels contacts n'ont jamais existé. Et Mérimée d'invoquer l'exemple que lui fournissaient les *Albanesische Studien* de Hahn se rapportant à la *vendetta* un de ses sujets favoris. Le fait que la *vendetta* était couramment pratiquée en Albanie comme en Corse et que les deux pays présentaient des analogies relativement à ce qu'on appelait en Corse la *vendetta transversale*

³⁷ Revue contem poraine, p. 231.

³⁸ Eqrem Çanej, *art. cit.*, p. 137 et pass.

n'autaurisait pas, selon Mérimée, à conclure que des relations anciennes existaient entre les Corses et les Albanais. Ces analogies, selon lui, étaient le résultat de coïncidences fortuites.

* * *

Comme on pouvait s'y attendre, Mérimée s'attarde sur les traditions poétiques du puple albanais. Et peut-être était-ce là la plus grande déception que lui causait le livre de Hahn. Tout en félicitant Hahn d'avoir donné une grammaire de l'albanais, qu'il qualifiait d'excellente, Mérimée s'empressait d'exprimer ses regrets de n'y avoir pas trouvé des chants albanais qui, par leurs qualités originales, pussent rivaliser avec les poésies populaires serbes ou grecques. Mérimée est en réalité catégorique lorsqu'il écrit :

Les échantillons de la littérature albanaise que j'avais sous les yeux n'étaient pas faits pour m'encourager dans cette étude (de l'albanais — B. N.). J'avouerai franchement que malgré tout le goût que j'ai pour les poésies populaires, je n'ai pas senti le mérite des chansons dont le savant allemand nous a donné des traductions en vers et en prose. Pour la forme elles offrent une grande analogie avec les chants de Klephtes . . . Pour le fond nulle originalité. On se demande comment un peuple placé entre les Serbes et les Grecs est resté si parfaitement étranger au mouvement poétique de ses voisins, comment les admirables ballades slaves n'ont point trouvé d'écho dans les montagnes des Gheghes, et comment les Toskes, compagnons des Klephtes grecs, n'ont jamais éprouvé leurs inspirations des journées d'escarmouche ou des nuits de bivouac. Dans les prétendues poésies que j'ai sous les yeux je ne trouve guère que des platitudes dignes de servir de devises aux bonbons du *Fidèle-Berger* ou bien un luxe d'épithètes emphatiques, de roses et de jasmins, d'ambre et de perles qui me paraissent des traductions de quelques troubadours turcs.³⁹

Jugement négatif, formel et définitif ! Il serait vain d'insister sur le fait qu'il est mal fondé. Les échantillons de la poésie populaire albanaise que lui offrait l'ouvrage de Hahn n'étaient sans doute pas de nature à satisfaire les exigences esthétiques de Mérimée. D'abord, parce que les textes albanais, il n'était pas capable de les comprendre, et il est le premier à le reconnaître, ensuite parce que les traductions allemandes ne donnaient aucunement une idée juste des valeurs poétiques des poésies albanaises. Et puis les poésies que présentait Hahn étaient si peu nombreuses qu'elles ne pouvaient pas donner une image juste de leur ampleur et de leurs qualités. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que Mérimée n'y voyait aucune originalité et que les poésies en questions lui semblaient plates et pleines d'épithètes conventionnelles empruntées ailleurs.

³⁹ *Revue contemporaine*, p. 238—239.

Néanmoins, parmi les textes que publiait Hahn, Mérimée en choisit deux qui lui semblaient moins mauvais et qu'il décida de présenter aux lecteurs de son article en leur en offrant la traduction française. L'un a trait à Derven-Aga dont on déplore la mort⁴⁰, l'autre est un chant d'amour⁴¹. Le commencement de la complainte consacrée à Derven-Aga semblait promettante à Mérimée, mais la fin, où des chevaux et des sabres parlants sont évoqués à la manière des ballades grecques, gâtait selon lui la bonne impression du début. Quant au chant d'amour, il lui rappelait, par sa vivacité et par l'élément de grâce qu'il y trouvait, le *Moriamur mea Lesbia*.

Dans son article, Mérimée se livrait aussi à des considérations d'ordre linguistique. Il reconnaissait à Hahn le mérite de présenter la grammaire et le dictionnaire albanais, et il essayait de son côté d'en tirer certaines conclusions. En premier lieu, il avançait l'idée, très originale pour son époque, que l'albanais avait exercé une influence sensible sur la langue grecque moderne. Cette influence, Mérimée la voyait dans les formes du futur, dans la disparition de l'infinitif et aussi dans les formes du génitif et du datif qui, en grec et en albanais, étaient identiques. C'est dire que Mérimée voyait l'influence de l'albanais sur le grec dans ce qui constitue des particularités structurales des langues balkaniques.

Ainsi, — écrivait-il — une des singularités du verbe albanais, c'est qu'il n'a pas d'infinitif, une autre que le futur se forme au moyen d'un auxiliaire. On dit *je veux que j'aime* pour j'aimerai. Dans le grec moderne, il n'y avait pas d'infinitif. On l'a retabli dernièrement, et c'est une des conséquences de la révolution. Le futur se forme également par un procédé analytique à la manière albanaise: *tha agapò*, j'aimerai. Dans toutes les déclinaisons albanaises, le datif est semblable au génitif; en Grèce, le datif n'a été restauré qu'avec l'indépendance, et les gens qui ne se piquent pas d'helléniser disent encore *dos mou* au lieu de *dos moi* (donne de moi) pour donne-moi.⁴²

Hahn avait déjà indiqué ces analogies dans son livre, mais c'est Mérimée qui jetait sur elles une lumière nouvelle en les expliquant dans leur corrélation. Se doutait-il que par là il faisait figure de balkanologue avant la lettre et qu'il précédait de loin les études qu'allait faire bien des années

⁴⁰ Hahn, *Albanesische Studien*, p. 139. Voici ce texte: „Oh! malheur! Derven-Aga! Tes braves sont demeurés là-bas. Ton sabre, suspendu à la muraille, demande: Où est mon maître? qu'il me tire? Ton cheval, dans l'écurie, hennit et demande: Où est mon maître? qu'il me selle, qu'il m'enfourche pour aller se promener!” (*Revue contemporaine*, p. 239).

⁴¹ Hahn, *ibid.* p. 124. Mérimée le traduit ainsi: „Quittons la table, amis; dans nos cervelles il n'y a plus un grain de raison depuis que ce gentil oiselet est entré dans la chambre pour faire le lit. . . (Par cet oiseau, il faut entendre une fille d'auberge, ou plutôt une demoiselle de bonne maison empressée pour ses hôtes).

„Ah! si Dieu me faisait mouche, comme je volerais autour de toi!! Comme je papillonnerais dans ta cours! Je me poserais sur ton toit, puis je me glisserais dans ton sein, je le mordrais, je le ferais (noir comme de la) poix, et alors on pourrait me tuer”. (*Revue contemporaine*, p. 239).

⁴² *Revue contemporaine*, p. 238.

plus tard un Sandfeld,⁴³ par exemple? Ce côté de l'activité de Mérimée était, autant que nous sachions, inconnu jusqu'ici.

Il est piquant de voir Mérimée faire de l'étymologie pour appuyer sa thèse de l'influence albanaise sur le grec. Il dit avoir entendu, lors de son voyage en Grèce, l'expression *ho hilos vacilevi* (le soleil règne) signifiant le soleil se couche. Cette expression l'avait frappé, assure-t-il, mais il ne pouvait pas se l'expliquer. Et voilà qu'à la lumière du dictionnaire albanais de Hahn, il croyait en avoir trouvé une explication convaincante. Il rapprochait l'expression grecque du mot albanais *Perndi* „dieu”, dont il voyait la racine dans le verbe *perndaigh* signifiant „le coucher du soleil”. Et Mérimée de conclure :

Si j'étais poète, j'expliquerais comment le majestueux spectacle d'un coucher du soleil en Orient, a donné aux Albanais la première idée de la divinité; en ma qualité d'apprenti étymologiste, je me bornerai à conclure qu'en baragouinant le grec ils ont traduit leur mot *perndaigh* par le verbe qui signifie régner, parce qu'ils associaient dans leur propre langue le mot de soleil couchant avec celui de Dieu.⁴⁴

On voit que Mérimée supposait que les Albanais avaient transmis aux Grecs leur manière de penser et qu'ils avaient, en parlant le grec, calqué sur le modèle albanais (*vacilevi perndaigh*). Mais Mérimée va encore plus loin. Il essaie d'expliquer comment cette transmission de l'albanais au grec put avoir lieu. Il a trouvé chez Hahn qu'une partie importante des sujets parlant actuellement le grec étaient d'origine albanaise. Or ce sont, avance-t-il, leurs aïeux qui, en passant par la phase bilingue, introduisirent dans le grec des éléments et des calques albanais. Voici ce que dit Mérimée au sujet des colonies albanaises en Grèce :

Bientôt — écrit-il après avoir constaté, après Hahn, que les Albanais se sont mis à pénétrer en Grèce à partir du XIV^e siècle — ils dominèrent dans plusieurs provinces: l'Attique, la Béotie, la Corinthie, l'Eubée méridionale se peuplent d'Albanais; c'est à peine si dans les villes la race grecque conserve une supériorité numérique; dans les campagnes elle est presque entièrement renouvelée. Pendant plusieurs siècles les deux races sont demeurées en présence sans se mêler: la révolution de 1821 les a confondues en une seule nation. Aujourd'hui dans le royaume hellénique, le grec a remplacé la langue chkyipe; elle se conserve à peine par les femmes dans quelques localités, mais on peut prédire que d'ici à peu d'années il ne se trouvera plus en Grèce d'Albanais d'origine qui ait gardé son idiome.⁴⁵

⁴³ Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique*, Paris, Champion, 1930.

⁴⁴ *Revue contemporaine*, p. 238.

⁴⁵ *Revue contemporaine*, p. 235.

Mérimée a-t-il eu lors de son voyage en Grèce la possibilité de connaître la situation des Albanais dans leur nouveau pays? Nous en doutons, sinon il aurait entretenu, dans ses lettres, son ami Grasset de ses découvertes éventuelles. De toute façon ses prévisions que les Albanais en Grèce allaient être dans peu d'années assimilés se sont avérées très justes.

Si Mérimée n'a pas pu connaître de plus près les réalités albanaises, il n'y a aucun doute qu'au cours de son voyage en Grèce et en Asie Mineure il a pu rencontrer des Albanais, qui l'ont tout de suite frappé par leur aspect pittoresque et leur comportement bien particulier. Dans son article il fait état de ses observations faites en cours de route. Les Albanais qu'il a rencontrés lui semblent différents des autres nations de l'Orient: „En Grèce leur langue étrangère, en Turquie leur costume pittoresque les distinguent tout d'abord au milieu des populations mêlées que l'on rencontre.”⁴⁶ Il les voit également différents comme caractère. Pour lui, ils n'ont pas ce „phlegme sublime des Turcs”, ni même „cette gravité noble et dédaigneuse” propre aux pachas comme aux portefaix de Constantinople. Au contraire, il sont pour lui des gens très vifs et d'un esprit mobile. „Naturellement vifs et curieux il ne demandent qu'à s'instruire et craignent peu de se compromettre en se frottant à la civilisation franque.”⁴⁷

Mérimée fait valoir leur caractère ouvert et franc, leur disposition naturelle à la gaieté. Lorsqu'il était en Asie Mineure, il s'était fait escorter par des gendarmes pour prévenir des rencontres désagréables avec des voleurs. Ces gendarmes étaient des Turcs et des Albanais. Les Turcs, note Mérimée, étaient tous des taciturnes. alors que les Albanais devenaient vite des amis.

ils riaient, chantaient, gambadaient; ils avaient l'air de francs gamins. Si une boucle, une courroie, se détachait de mon petit bagage, cela disparaissait aussitôt comme par enchantement. Ces gens paraissaient connaître à merveille notre proverbe, „ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat”. En revanche, on m'a dit que mes gendarmes, si habiles à voler des bagatelles, se seraient fait casser la tête pour me défendre des voleurs de profession.⁴⁸

Remarquons, pour finir, que Mérimée n'oublie pas de mettre à jour le courage des Albanais, qu'il appelle „ce petit peuple d'où sont sortis tant d'aventuriers héroïques, tant de bons soldats et de marins”, dont le rôle dans la révolution grecque était considérable.

Braves, francs, d'un esprit curieux et ouvert à toute nouveauté, d'une gaieté naïve et agréables à vous tenir compagnie, voilà l'image un peu idéalisée que Mérimée se faisait des Albanais. On s'aperçoit qu'à côté d'observations justes, il en fait d'autres qui tiennent de l'opérette. Mais il est le premier à reconnaître que cette image n'est que superficielle et que pour bien

⁴⁶ *Revue contemporaine*, p. 227.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 228.

⁴⁸ *Ibid.*

comprendre ce peuple montagnard il fallait se rendre chez eux et les observer sur place. „C'est dans leur pays qu'il faut apprendre leurs vices et leurs vertus" — note avec raison Mérimée,⁴⁹ et il ajoute combien difficile est la réalisation d'un tel projet:

... Malheureusement ils sont beaucoup moins accessibles aux voyageurs que leurs voisins, Grecs ou Slaves. De hautes montagnes, des vallées abruptes, une insécurité complète hors des villes, une langue sans analogue en Europe, enfin des moeurs encore rudes et sauvages rebutent les touristes les plus aventureux et rendent leurs explorations fort difficiles.⁵⁰

C'est de son ami Grasset que Mérimée avait appris les difficultés d'une entreprise de ce genre, de ce Grasset qui, il faut bien le noter, ne se sentait pas à l'aise dans le pays albanais. Et c'est peut-être là la raison pour laquelle Mérimée s'était si facilement détourné de son projet de visiter l'Albanie. C'est bien dommage, car, comme pour la Corse, il aurait sans doute pris des notes sur place, se serait initié aux moeurs albanaises et à leurs traditions poétiques. Un écrit d'un caractère différent et d'une envergure plus grande que ne l'est son article sur *l'Origine des Albanais* en aurait peut-être résulté. Ainsi, l'occasion a été manquée pour Mérimée de s'assurer que les Albanais, tout comme les Grecs et les Slaves, avaient une poésie très riche et très variée et que là, en Albanie, le poète était encore „naïf sans niaiserie, naturel sans trivialité”.

Божидар НАСТЕВ

АЛБАНСКИТЕ АФИНИТЕТИ НА МЕРИМЕ

(Резиме)

Авторот на преднава статија го разгледува интересот на Проспер Мериме за албанскиот јазик, албанските народни песни и потеклото на Албанците. Како повод му послужил написот што Мериме во 1854 година го поместил во списанието *Revue contemporaine* под наслов *Потекло на Албанците*.

Интересот на Мериме за Албанците се изразил и преку оваа статија и тоа во писмата што тој ги разменува со својот пријател Едуард Грасе кој од 1839 до 1845 година вршел функција на француски консул во Јанина. Во овие писма, поместени во *Correspondance générale de Mérimée*, авторот на *Guzla* се обидува да го заинтересира Грасе за албанскиот јазик и го поттикнува да собира албански народни песни, што би му ги

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

испраќал придружени со превод на грчки јазик. Гресе, меѓутоа, не ги следеа советите на својот пријател. Тој ниту го учел албанскиот јазик, ниту пак собирал народни песни.

Интересот на Мериме по однос на Албанците го задоволил патеписецот Георг фон Хан, австриски консул во Јанина и Сира, со книгата *Албански студии* објавена во 1854 година. Токму оваа книга го инспирирала Мериме да го објави својот напис за потеклото на Албанците.

Во натамошниот текст се анализира написот на Мериме и се укажува дека меѓу двете тези за потеклото на Албанците: автохтоно и алогено, не прави свој избор. И едната и другата, според него, имаат во себе никулци на вистина. Мошне интересни се ставовите на Мериме по однос на она што според него значи влијание на албанскиот јазик врз современиот грчки јазик. Имено, заедничките структурални особености на балканските јазици: губењето на инфинитивот, образување на футурот, изедначување на генитивот со дативот, што Мериме ги констатира во албанскиот и грчкиот јазик, ги смета за јазични појави што во грчкиот минале од албанскиот јазик. Ова влијание, според Мериме, се објаснува со фактот што во Грција, сè до Пелопонез, имало група од околу 200.000 Албанци кои откако минале низ фазата на билингвизам, биле наполно асимилирани од околотото грчко население.

На крајот од статијата, авторот го изнесува ставот на Мериме кон албанската народна поезија формулиран врз основа на примероците што Георг фон Хан ги нудел во своите *Албански студии*. Според Мериме таа поезија, полна со емфаза и банална метафорика, била лишена од секаква оригиналност. Негативниот став на Мериме кон албанската народна поезија се објаснува во фактот дека, во германскиот превод на Хан, тој не можел изворно да ја доживее и да ги согледа нејзините иманентни вредности.